

aient amicalement ; car maître Berneval était aimé et honoré dans toute la bonne ville de Rouen ; ils s'agenouillèrent un instant devant la madone de pierre qui faisait le coin de la rue des Carmes, et, continuant jusqu'au parvis Notre-Dame, ils entrèrent dans la rue du Gros Horloge. Bientôt ils s'arrêtèrent devant la petite porte d'une maison de bonne apparence ; ils ébranlèrent le massif heurtoir, et un nouveau personnage vint leur ouvrir. Nous allons faire connaissance avec lui, s'il plaît aux estimables lecteurs.

C'était une grande et belle fille aux cheveux châtains, avec cette belle carnation normande que le poète peintre des Andelys a si bien su représenter. Elle se nommait Marguerite et elle était la fille d'Alexandre Berneval.

— Bonjour, Margot, dit le père en entrant, tout a-t-il bien été ?

— Oui, père, répondit la jeune fille, et elle se pendit au cou du vieux maître en le caressant et le mignardisant.

— Allons ! à table ! s'écria le père. Marguerite, dites à la vieille Cateau de se surpasser, car je suis content de Loys ; il a travaillé comme un ange, jamais apprenti ne travailla si bien que lui. Va, va, ma pauvre Margot, ne crains pas ; je ne serai pas trop sévère, vous vous aimez, j'ai permis à Loys de s'essayer seul ; il le peut facilement, je l'attends à l'œuvre, qu'il fasse et termine sa rosace, s'il réussit aussi bien à la fin qu'au commencement, il sera maître, je lui ai promis.

— Mais vive Dieu, allons donc ! la soupe ! l'air frais des voûtes de Saint-Ouen m'a donné l'appétit.

Et Marguerite se hâta d'obéir aux ordres de son père. Elle dressa promptement la table et la couvrit de mets simples mais appétissants.

— A table, père, dit Marguerite.

L'architecte se leva et suivit sa fille.

Le repas était terminé, le bonhomme Berneval assis dans un fauteuil bien rembourré avait croisé ses deux mains sur son ventre et paraissait entièrement absorbé dans ce délicieux moment de *far niente* qui suit d'ordinaire une bonne digestion, de son côté Marguerite filait du magnifique chanvre d'Avranchesnil, et Loys, timidement assis à quatre pas d'elle, tenait un livre en main et son attention paraissait bien souvent distraite. Berneval sortit tout-à-coup de son assoupissement.

— Eh bien ! enfin, vous ne dites donc rien ? s'écria-t-il. Eh bon Dieu, Loys, que diable fais-tu donc à tenir ainsi ton livre à rebours, sans seulement y regarder un instant ?

Loys devint tout rouge et ferma le livre.

— Voyons, garçon, lis-nous donc un peu quelque chose, fais-nous jouir du savoir que t'a donné le digne élève de Saint Gervais.

L'apprenti rouvrit le livre. C'étaient les magnifiques et belles Métamorphoses de Messire Ovidius Naso, colligées, recensées et traduites du latin en français par le révérend frère Martin de l'ordre très saint des Bernardins ; chaque histoire était accompagnée d'une vignette où le peintre avait déployé tout son talent.

— Quelle histoire faut-il vous lire, maître ? demanda Loys.

— Eh ! la première venue, celle que tu voudras, n'importe.

Loys ouvrit le livre au hasard, et il tomba sur l'histoire

suivante ; il lut : « Dédalus était un meschanicien fort habile ; aussi de toutes parts lui envoyait-on des apprentifs pour être par lui instruits en son art de meschaniques. Une sœur de lui envoya son fils nommé Talus, afin qu'il en fît son disciple. Or, au bout de quelque tems, il advint que le neveu ayant bien profité des leçons de son oncle, inventa une foule d'instrumens nécessaires aux hommes, tels que la scie, la vis, la tarière et le compas, et chacun s'esmerveilla admirant la grande habileté du disciple, et furent moult nombreux ceux qui dirent que le disciple avait mieux fait que le maître. Or, le meschanicien Dédalus en conçut une si grande jalousie qu'il attira par ruse et noire méchanceté son rival sur une tour et le précipita en bas : mais la déesse Minerve prenant pitié du pauvre apprentif... »

— Assez, assez, s'écria Berneval : assez, Loys ; ce sont niaiseries, sottises et balivernes que vous nous débitez là. Où jamais a-t-on vu, je vous le demande, un apprenti devenant plus fort que son maître ? Ce sont purs mensonges. Donnez-moi ce livre. — Et il arracha le volume des mains du jeune homme. — Loys, ajouta-t-il, je vous défends de jamais jeter les yeux sur cet ouvrage ; point n'est besoin que vous vous inspiriez d'idées absurdes qui viennent de Satan. Soyez soumis avant tout, Loys.

Et il rentra brusquement dans sa chambre dont il ferma violemment la porte, en grognant : Un apprenti plus fort que son maître ! Sottise ! sottise ! Maudit livre ! Il jeta le livre, furieux, car un cercle tout nouveau d'idées s'était présenté à lui. Il avait conçu tout-à-coup que le besoin de dominer seul comme artiste, que l'ambition du premier rang pourrait le mener à tout, et il avait frémi de toutes les horribles idées qui s'étaient présentées à son imagination. Il avait peur de lui-même, ses passions l'épouvantaient.

Cependant Loys et Marguerite étaient restés seuls.

— Bon Dieu, Marguerite, qu'a donc ton père ? dit Loys.

— Je ne sais, répondit la jeune fille ; mais tu peux l'avoir remarqué tout aussi bien que moi ; depuis quelque tems il est tout autre à ton égard ; chaque fois que l'on fait ton éloge devant lui, il fronce le sourcil et semble souffrir ; on dirait, en vérité, qu'il craint, qu'il est jaloux, et que ta gloire naissante commence à lui donner de l'ombrage. Je ne sais, mais je crains pour toi.

— Il m'aimera, répondit Loys, car je suis son fils adoptif et son élève, il m'aimera. Je saurai te mériter, et tu seras à moi.

Pauvres enfans ! Pour eux l'avenir était couleur de rose, ils ne concevaient ni la douleur, ni les maux, ils étaient tout entiers au bonheur ; ils ne pensaient qu'à leurs espérances.

En ce moment la porte d'Alexandre Berneval s'ouvrit, sa figure ne portait plus l'empreinte de la colère, une ineffable expression de douleur avait fait place à l'expression de la fureur ; il s'approcha des deux amans.

— Mes enfans, leur dit-il, il se fait tard ; déjà depuis long-tems la Rombis a sonné, il faut se livrer au sommeil ; réparons, pour mieux travailler demain, les forces que nous avons dépensées aujourd'hui. Loys, du courage et de la force.

Puis il embrassa deux fois Marguerite et Loys, les bénit tous les deux et les renvoya.